

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges REVAZ

Propos pour une veille de théâtre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 61-68

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

PROPOS

POUR UNE VEILLE DE THEATRE

La période de Carnaval est en Agaune, de temps immémorial, marquée par les représentations théâtrales des étudiants. Les jeunes acteurs du Collège peuvent compter sur un public ami qui, d'ordinaire tout au moins, s'attend très légitimement à un spectacle de qualité. Sur la scène de Saint-Maurice passent en effet nombre de pièces du répertoire classique et moderne, celles, bien sûr, dont l'interprétation ne messied pas à une troupe d'adolescents ni ne sort d'un certain contexte d'éducation... Il n'y a pas si longtemps encore que le théâtre de Saint-Maurice était le seul du Bas-Valais, en une époque où n'existaient ni le cinéma, ni la radio, ni des groupements littéraires vraiment organisés, en un pays où jamais troupe théâtrale de l'étranger ne se serait enhardie ni n'aurait imaginé de monter un spectacle. Dans pareil désert, il était aisé aux étudiants d'avoir grand succès... D'ailleurs, leur exemple fut suivi et suggéra à mainte société de nos bourgs et villages voisins de « monter » quelque pièce et quelquefois même d'y réussir étonnamment.

A Saint-Maurice, on eut pendant de longues années la chance d'avoir un vrai théâtre, ce vieil immeuble de l'Avenue de la Gare qui, en 1937, a fait place aux grands magasins de l'Œuvre Saint-Augustin. Un vrai théâtre, avec une scène où quelque cinquante acteurs trouvaient aisément place, avec une vraie fosse d'orchestre,

des loges grillagées, des tribunes, un parterre incliné, sans compter un arsenal très achalandé de décors et de costumes. Depuis la regrettée mais inévitable disparition de ce vénérable édifice dont l'architecture intérieure rappelait par ses proportions et ses agencements le Théâtre de Genève de l'époque romantique, on en est réduit aux tréteaux d'une halle de gymnastique, « salle de spectacles » occasionnellement... Même ici, on n'a pas hésité, il y a deux ans, à jouer *Athalie*, cette incomparable tragédie qui avait été, dans l'immeuble d'autrefois, interprétée somptueusement... Naguère, six personnages représentaient cette cohorte dont l'effectif comprenait sur l'ancienne scène plusieurs dizaines de lévites. Le symbole l'emportait sur la réalité ! Aussi, pour que l'adaptation — la réduction, dirions-nous plus justement — fût acceptée, il a fallu la suppléance d'un jeu parfait, conforme aux plus pures traditions classiques de la mise en scène. En 1955, rien n'avait été négligé dans la poursuite de cet idéal et la magnifique réussite qui s'ensuivit valut aux acteurs et surtout à ceux qui avaient la responsabilité du spectacle, M. Paul Pasquier et M. le chanoine Theurillat, la critique la plus sympathique.

Cette année, il fut décidé d'exploiter la même veine racinienne. C'est ainsi qu'on assistera ces jours prochains à *Esther*. Le nom seul est prestigieux, inséparable d'ailleurs de celui d'*Athalie*, puisque ces deux pièces empruntent leur thème à la même source d'inspiration et que Racine les a écrites presque en même temps. Ce serait superflu d'insister ici sur la beauté de cette tragédie dont Madame de Sévigné disait que « Racine n'a rien fait de plus beau ni de plus touchant ». Voltaire, lui, se montre moins enthousiaste et l'on devine sans peine les raisons qui l'inspiraient. S'il trouve *Esther* sans intrigue, sans action et sans intérêt, il lui reconnaît tout au moins le mérite de l'élégance et de l'harmonie des vers. Au reste, tous, au XVIII^e siècle, n'ont pas partagé le sentiment de l'historien du *Siècle de Louis XIV*, témoin ce Chamfort qui prétend que dans *Esther* Racine a observé régulièrement toutes les parties de la tragédie et que la « péripétie est l'une des plus belles



Racine
Frontispice des Œuvres de Racine
Amsterdam, 1743

qu'il y ait au théâtre ». Enfin, qu'il suffise de citer l'avis de Sainte-Beuve : « L'avouerai-je ? *Esther* avec ses douceurs charmantes et ses aimables peintures, *Esther*, moins dramatique *qu'Athalie*, et qui vise moins haut, me semble plus complète en soi... Ce délicieux poème, si parfait d'ensemble, si rempli de pudeur, de soupirs et d'onction pieuse, me semble le fruit le plus naturel qu'ait porté le génie de Racine. »

MM. Pasquier et Theurillat vont assurer, nous n'en doutons pas, une interprétation très pure de cette œuvre si belle. Surtout, nous savons qu'ils ont été particulièrement

attentifs à en respecter la musique, celle-ci étant un des éléments essentiels de la pièce. Plus encore, cette musique est double : celle des mots et celle des chœurs. La première concerne acteurs et actrices dont on attend le meilleur débit possible du vers racinien et à qui l'on souhaite qu'il ne soit pas fait le reproche que Francis Ambrière adressait récemment à de grands professionnels : « J'ai longtemps cherché querelle à la Comédie Française pour son mépris des e muets. Sur ce chapitre, on a fait des progrès rue de Richelieu, mais voilà qu'il s'y déclare une maladie des liaisons. Je ne sais quel respect humain oblige nos comédiens à parler Racine et Corneille comme on parle dans la rue, voire dans les salons. La peur d'être moqué n'a jamais inspiré des résolutions heureuses... ».

La seconde sera l'affaire de M. le chanoine Pasquier qui conduira excellemment ses jeunes musiciens de l'Orchestre et de la Maîtrise. Avant Noël déjà, une foule de mélomanes n'avaient pas ménagé leurs applaudissements les plus vibrants au « Concert de Noël ». Ici, on avait apprécié « nos » cordes et « nos » bois pour leur justesse, leur chaude sonorité, leur souplesse à suivre les moindres intentions d'un chef lui-même si sensible. Quant aux voix, nul n'a oublié leur fraîcheur dans *Athalie*. Or, pour n'être pas numériquement les mêmes, elles le sont néanmoins dans la qualité... Si l'on sait en outre que Moreau a écrit la musique *d'Esther* avec une inspiration plus pure encore que celle qui lui dictera, deux ans après, les célestes harmonies *d'Athalie*, on peut imaginer vers quelles émotions artistiques nous mènera le prochain théâtre. Il faudrait ajouter aussi que ces deux musiques, celle du texte et celle du chœur, s'entremêlent constamment pour donner au spectateur tout ce qu'il peut attendre de joies auditives. Celui-ci en aura d'autres encore, celles de la vue, puisque ses yeux pourront contempler et le jeu minutieusement réglé des acteurs et celui des décors. L'évolution des personnages sur la scène n'est-elle pas elle-même une vivante chorégraphie — Paul Pasquier ne l'a pas laissée au hasard... — et l'architecture et la couleur du décor sont l'œuvre d'un jeune artiste sympathique, Jean-Claude Morend,



Esther jouée par des femmes
Gravure de Chauveau
1689

dont les *Echos* ont souligné naguère les premières réussites.

Le théâtre *d'Esther* s'accompagnera cette année d'une autre pièce d'inspiration religieuse, celle que notre confrère M. le chanoine Louis Poncet a écrite à l'occasion du grand pèlerinage vaudois à Saint-Maurice en 1940 : *La Passion des Martyrs d'Agaune*. Interprété en plein air par les meilleurs artistes de Suisse romande — Paul Pasquier, Claude Mario, Jean Mauclair, Raymond Gafner, Gaston Bory — ce « jeu liturgique » avait à l'époque suscité d'unanimes et flatteurs éloges. Ceux que lui discernait M. Léon Savary pourraient d'ailleurs les résumer tous lorsqu'il notait dans la *Tribune de Genève* (25 septembre 1940) : « M. Poncet s'est surpassé dans cet ouvrage ; et l'on ne voit pas quelle critique on pourrait lui adresser. Il a conçu l'évocation du martyr des Thébains d'une façon à la fois très scénique, très vivante ; il a évité tous les périls possibles, il n'a commis aucune faute de goût, il n'a rien entrepris contre la vraisemblance. En même temps, il a donné à son jeu un souffle épique, une grandeur mystique qui suscite l'émotion la plus profonde, sans rien devoir à des artifices. La sobriété de son style, la noblesse de sa phrase dépouillée et pure, la haute spiritualité où il maintient constamment le drame, tout intérieur, qui conduit Maurice à accepter le sacrifice suprême, pour lui comme pour sa troupe, sont au-dessus de tout éloge et de tout commentaire. Les trois épisodes sont placés sous le signe des vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité ; et l'on voit dans une lumière fulgurante, et dans un mouvement rapide, la progression par laquelle le primicier arrive à la plus haute notion de son devoir de chrétien. »

Aussi n'a-t-on pas hésité à reprendre cette pièce et la faire voisiner avec celle de Racine. Nous ne doutons pas que pareille juxtaposition sera des plus heureuses et que, loin de créer quelque heurt désagréable, elle pourra même suggérer d'intéressants parallèles entre les sacrifices évoqués, celui qui dans les heures tragiques de l'exil sauva Israël de la destruction et celui qui plus tard a affermi l'idéal chrétien dans notre pays...



La Saint-Maurice a été célébrée dimanche dernier avec une solennité particulière du fait de la présence de plus de 3000 catholiques vaudois, conduite en pèlerinage par Son Exc. Mgr Besson. Voici, photographiés dans la foule, au cours de la messe, 2me à gauche, M. René Morax et à côté de lui, M. Gustave Doret. (Photo: Presse de Genève)

Le Jeu liturgique, œuvre de M. le chanoine Poncelet, représentant la vie du Martyr, a été représenté sur le plateau du théâtre. Voici le héros et ses frères.

La Passion des Martyrs d'Agaune

Jeu liturgique créé à Saint-Maurice le 22 septembre 1940

Photomontage de « L'Echo Illustré » (1940, n° 39)

Parmi les spectateurs on reconnaît de gauche à droite : Marcel Poncelet, René Morax, Gustave Doret, René Auberjonois

Nous n'avons nulle peine à croire que le tout prochain spectacle du Collège s'inscrira dans la meilleure tradition du Théâtre de Saint-Maurice et qu'il laissera dans le souvenir de tous l'empreinte même d'un idéal de beauté. Si l'on sait aussi que ces journées théâtrales veulent marquer à leur manière le cent-cinquantième anniversaire du Collège d'Agaune, on les espère plus que jamais pénétrées de l'idéal inlassablement poursuivi par notre Maison et où l'on voudrait réussir une féconde synthèse des valeurs chrétiennes et des valeurs humaines. Les premières se nourrissent partout à la même source, celle de l'Évangile ; quant aux autres, nous les croyons véritablement basées sur l'humanisme traditionnel, donc la culture gréco-latine, et, à la fois, sur la pensée française dont on a dit que les ornements les plus sûrs et les plus éternels sont l'équilibre, le goût et la mesure.

Georges REVAZ

*Dieu tient le cœur des rois entre ses mains
puissantes ;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.*

ESTHER, Acte I, scène 1